

La guerre, objet sociologique

par Antony Dabila

“Il y a société, au sens large du mot, partout où il y a action réciproque des individus”.
Georg Simmel, *Über soziale Differenzierung*

Si la guerre a pu ici ou là attirer l’attention des sociologues, on peut affirmer en ne forçant que très légèrement le trait que ses contrecoups et conséquences les ont intéressés bien plus que la guerre elle-même ! La constitution de groupes belligérants en vue de détruire la puissance d’un rival en donnant la mort à ses soldats n’est pas sans avoir d’immenses répercussions sur l’organisation sociale d’une entité politique, et peut être vue à juste titre comme une des sources les plus abondantes de changement social. Mais la rencontre des forces elles-mêmes, les campagnes et les batailles n’ont que bien peu suscité la curiosité sociologique. Pourtant, la confrontation des armées dicte sans aucun doute les termes des rapports entre entités politiques en temps de guerre, et décide indubitablement des conditions de la paix qui la suit. Elle participe donc bien d’une “relation sociale”. De quel(s) type(s) est-elle, et quel apport peut être celui de la sociologie sur ce terrain ? Telles sont les questions examinées ci-dessous.

Afin de répondre à ces interrogations, on effectuera un détour succinct par l’histoire de la sociologie et de ses approches de la guerre. Le but de cet excursus ne sera pas de faire un panorama exhaustif des doctrines et concepts liés à la guerre, mais de donner quelques éléments de réponse à une question subsidiaire : *pourquoi la guerre n’a-t-elle pas été envisagée de longue date* comme une relation sociale entre deux entités politiques ? On tentera ensuite de formuler quelques hypothèses, prenant appui sur le concept de stratégie ainsi que les notions lui étant associées, au premier titre desquelles se trouve la ruse.

Premières approches sociologiques du phénomène

Les sociologues de la première génération, formés au tournant du 20^e siècle, furent les témoins malheureux de l’épisode martial le plus funeste de l’histoire de l’Europe, commencé en 1914 et refermé en 1945. À ce titre, ils furent interpellés par les incroyables retentissements de cet affrontement, qui façonna un monde tout à fait nouveau en l’espace de trente et un ans. Toutefois, si plusieurs des “fondateurs” de la discipline furent pris dans la tourmente et participèrent à la lutte, directement ou à tout le moins intellectuellement, aucun ne consacra une œuvre à part entière à la guerre, et encore moins aux combats ou à leur organisation (Audoin-Rouzeau, 2008). La phase active de la guerre semblait ainsi exclue du projet initial de la science de la société. Occupés à scruter et expliquer les conséquences “sociétales” de la modernité, comme l’a soutenu avec force Robert Nisbet

dans sa passionnante analyse de la naissance de la pensée sociologique, les “pères fondateurs” ont ainsi négligé l’un des plus puissants moteurs du changement social.¹ Mais certains rencontrèrent néanmoins cet imposant massif sur leur chemin.

L’école durkheimienne, et en premier lieu son fondateur, n’a porté au combat martial qu’un intérêt lointain. Marcel Mauss, par exemple, poussé vers les domaines les plus variés par son insatiable curiosité, semble n’avoir éprouvé d’intérêt que pour les aspects rituels de la violence. Dans son *Manuel d’ethnographie*, la guerre est d’emblée réduite à un fait purement technique : “*La guerre est l’art de détruire, c’est une industrie, une technique*”.² Les quelques passages consacrés à l’activité martiale, pourtant bien plus prégnante chez de nombreux peuples “primitifs”, sont de ce fait réduits et limités à quelques instructions relatives à l’observation des armes. Encore, celles-ci doivent être observées d’un point de vue esthétique et rituel, ou pour comprendre le rang et le titre du guerrier.³

Aucun conseil relatif aux principes stratégiques ou à l’organisation des combats n’est donné. Les instructions de Mauss portent sur l’aspect technique (arme de choc ou tranchante, type de lame, mode de propulsion, matériaux utilisés...) et concernent en priorité les armes destinées à la chasse. Les seules armes étrangères à cette activité sont les armes de protection, seule évocation du combat dans ce manuel pourtant attentif aux moindres aspects de la vie des peuples observés. Voici comment il est conseillé d’étudier l’une d’elles :

Le bouclier peut être en bois, eau, en cuir, métal, en vannerie. Il sera, selon les cas, circulaire, oblong, ovale, rectangulaire, ou bouclier d’épaule. Le bouclier est en général une arme personnelle qui ne peut être prêtée. Son décor, dans une société tant soit peu guerrière, peut indiquer le rang exact qu’occupe son possesseur. La décoration du bouclier correspond normalement au blason.⁴

De l’autre côté du Rhin, les pères de l’école allemande ont préféré se concentrer eux aussi sur d’autres problématiques, plus souvent tournées vers l’analyse des entités

¹ Voir Nisbet, 2006. “*Quels sont donc les aspects de la révolution industrielle qui attirèrent tout particulièrement l’attention des sociologues et qui influencèrent la définition des problèmes et des concepts propres à la sociologie ? Il en est cinq qui me semblent avoir été d’une importance capitale, à savoir : les conditions de vie et de travail des ouvriers, le changement de nature de la propriété, la naissance des cités industrielles, les découvertes technologiques et enfin l’organisation du travail en usine. Un grand nombre de travaux sociologiques peuvent ainsi être considérés comme une réponse aux défis lancés par ces changements sociaux, et les effets de ces changements sur l’esprit d’hommes comme Tocqueville, Marx ou Weber sont à la base des concepts que ceux-ci élaborèrent*”. La sociologie dut répondre à deux autres grands phénomènes qui agitèrent les débats de cette époque, la démocratisation et la perte d’influence de la religion, qui furent particulièrement visible durant l’épisode révolutionnaire français, comme le note Nisbet tout au long de son ouvrage. D’où la focalisation des auteurs sur les concepts de communauté, d’autorité, de statut, de sacré et d’aliénation. Il s’agit donc avant tout de l’étude de ce qui permet d’agrèger les hommes et de les faire “tenir” ensemble en “société”. Le rôle du conflit, et *a fortiori* du conflit violent entre unités politiques, ainsi que ses propriétés dans l’organisation et la polarisation des groupes sociaux ne s’est pas encore imposé comme un des agents les plus actifs de l’évolution des communautés sociales.

² Mauss, 2002, p.30.

³ *Ibid.*, pp.73-78.

⁴ *Ibid.*, p.77.

sociales et leur coopération pacifique que vers leur antagonisme. Ni Max Weber ni Ferdinand Tönnies n'ont consacré d'œuvre à la guerre à proprement parler. Sombart a bien écrit *Krieg und Kapitalismus*,⁵ mais se borne à étudier l'effet du nouveau régime économique sur la production de ressources en vue de la guerre. Leur contemporain Georg Simmel nous fournit cependant, avec *Le Conflit*,⁶ un essai dont l'objet se concentre sur l'un des composants fondamentaux du "phénomène guerre". Classique dans le monde anglo-saxon, mais cité avec beaucoup plus de parcimonie en France, ce texte pénétrant examine l'une des forces de composition du champ social les plus puissantes, le sentiment d'hostilité engendré par les situations conflictuelles. Considérant la littérature sociologique disponible à son époque, Simmel prend conscience que les relations sociales ont été envisagées sous un jour incomplet, celui de l'association consciente et volontaire. C'est sans compter que de très nombreuses coalitions d'intérêts se forment non pas autour de points d'accord avec nos associés, mais sur des points de désaccord avec ceux à qui l'on souhaite s'opposer.

Une fois que le conflit a éclaté [...], il est en fait un mouvement de protection contre le dualisme qui sépare, et une voie qui mènera à une sorte d'unité, quelle qu'elle soit, même si elle passe par la destruction de l'une des parties. [...] Il est une synthèse d'éléments, un *contre autrui* qu'il faut ranger avec un *pour autrui* sous un seul concept supérieur.⁷

Son intuition est puissante et lui permet d'établir certains mécanismes, ayant cours aussi bien dans le couple, la famille, l'économie, la politique intérieure que dans la lutte entre différentes unités politiques. Mais bien que les exemples empruntés au domaine martial foisonnent dans ce texte fondamental pour la pensée sociologique et permettent de saisir certains aspects des divers processus à l'œuvre dans la guerre, on est encore loin d'une synthèse complète traçant les contours d'un phénomène de manière définie et en excluant les éléments étrangers. Et l'héritage de Simmel tardera à porter ses fruits.

Comme l'astrophysique en est réduite à étudier les trous noirs par l'influence que ces masses prodigieuses de matière exercent sur leur environnement, la sociologie semble avoir fait le choix de ne connaître la guerre que par les répercussions qu'elle occasionne sur les sociétés. Bien que les fondateurs de la science sociale aient mis au point des outils permettant de saisir certains aspects pacifiques ou belliqueux des relations internationales,⁸ l'on serait bien en peine de dégager un ensemble théorique complet et pertinent permettant aux sciences humaines d'étudier la guerre et sa phase active, le combat, ainsi que leur déroulement et leur issue.

La plus importante tentative pour arriver à une telle synthèse est sans conteste celle de Gaston Bouthoul. Élève de la Sorbonne, formé à la sociologie par les disciples de Durkheim, dont Mauss, il soutient en 1922 une thèse en démographie et élargit ensuite peu

⁵ Sombart, 1913

⁶ Simmel, 2003 [1908].

⁷ *Ibid*, p.19-20.

⁸ C'est ce que relève Frédéric Ramel, dans un ouvrage d'une grande précision : Ramel, 2006.

à peu ses centres d'intérêt vers la philosophie et la science politique. Profondément marqué par l'incapacité des puissances européennes à éviter la reprise des hostilités à la fin des années 1930, il fonde au lendemain de la guerre l'Institut Français de Polémologie, avec pour mot d'ordre "*Si tu veux la paix, connais la guerre*".

Le projet est noble et de toute évidence intellectuellement pertinent. Retenons-en les points forts. Tout d'abord l'isolement d'un objet, et la tentative de fonder une discipline indépendante à partir de celui-ci, comme l'isolement des produits toxiques a produit dans la recherche biologique une "toxicologie", qui s'intéresse à ces substances, à la nature de leurs interactions avec les organismes vivants et aux moyens de les combattre ou de les utiliser à bon escient. Il existe donc bien, au sein de l'anthropologie générale, une science connexe que l'on peut choisir de nommer "polémologie", à l'instar d'autres sciences fondées par leur objet (criminologie, urbanisme...) et non par un ordre d'activité commun à toute l'humanité et défini par une fin que l'homme ne peut s'empêcher de poursuivre.⁹

À partir de cet acte fondateur, dans la continuité duquel notre projet se place de manière consciente, Bouthoul multiplie les bonnes observations et rapporte nombre de faits, de doctrines et de théories introduisant le lecteur du *Traité de Polémologie* au "phénomène-guerre" avec une plume agréable et une érudition sans faille. La présentation des diverses doctrines religieuses, philosophiques, sociologiques, morales ou juridiques ayant traité du problème martial reste tout à fait enrichissante. De même, le chapitre relatif à la psychologie du combat dégage de nombreux axiomes importants sur les motivations des acteurs et l'acceptation de l'horreur des affrontements. En dépit de ces intuitions ingénieuses, les fondements de la "science de la guerre" que propose Bouthoul restent entachés de certains défauts qui empêchent le *Traité* d'être un guide pertinent pour les sociologues contemporains.

Tout d'abord, il multiplie ce que Raymond Boudon et François Bourricaud appelleront des "sociologismes",¹⁰ soit des propositions privant le *socius* de son caractère d'agent ou d'acteur, au profit d'une société omnipotente qui veut, sent et désire à la place de ses membres.¹¹ Et force est de constater que cette tournure d'esprit périlleuse se retrouve dans les principales analyses du *Traité*, notamment dans le domaine démographique. Après avoir noté une corrélation entre hausse brutale de la natalité et fréquence des guerres, Bouthoul arrive à la conclusion que la guerre serait...

⁹ Voir Baechler, 2000. La démographie est ainsi l'étude des solutions au problème de la reproduction, sans laquelle une société ne peut pas se perpétuer, alors que des générations entières d'hommes ont vécu sans connaître la guerre et sans s'adonner au crime.

¹⁰ Cf. Bourricaud, 1975.

¹¹ Bourricaud vise principalement la "nouvelle sociologie" et en particulier Herbert Marcuse, auquel il emprunte nombre de citations soulignant la multiplicité des raccourcis pris par l'auteur de *L'Homme unidimensionnel*. "À la différence des sociologues classiques (Durkheim) ou néo-classiques (Parsons), qui insistent sur la convergence entre le point de vue de la conscience individuelle et le point de vue de la conscience collective, la 'nouvelle sociologie' voit dans la socialisation de l'individu un processus de domination et d'aliénation. L'individu est à la fois asservi et manipulé. Quant à la société, elle consacre l'exploitation et aveugle les exploités sur la réalité de leur esclavage" (*ibid.*, p.585).

une sorte d'épiphénomène et comme la manifestation fiévreuse de certains déséquilibres sociaux. [...] Ils poussent à la turbulence, à l'intransigeance, obnubilent le sens critique et l'instinct de conservation, en un mot rendent collectivement agressif. C'est cet état, lequel constitue l'une des réactions caractéristiques de la psychologie sociale, que nous avons appelé l'*impulsion belliqueuse*. Parmi ces déséquilibres, au premier plan, les démographiques.¹²

Plusieurs questions doivent se poser au sociologue devant une telle "loi". Tout d'abord, comment l'accumulation et le déséquilibre sont-ils perçus par l'acteur ? Ensuite, comment cette perception influe-t-elle sur le comportement et les revendications des individus ? S'agit-il de tous les membres de la société ? Toutes les sociétés dépassant un certain seuil de densité entrent-elles en conflit automatiquement ? Peu de guerres ont été livrées avec pour motif conscient d'occuper la jeunesse turbulente et de se débarrasser d'un excédent de jeunes mâles. Comment les "prétextes" éventuellement trouvés par les hommes politiques se substituent-ils aux véritables raisons, cachées aux peuples fanatisés ? Pourquoi cet excès de fièvre se traduit-il de préférence par l'entrée en guerre ? De toutes ces questions relatives à l'acteur du conflit et ses raisons de voir dans la guerre quelque chose de désirable, rien ne nous est dit. Cette "*pression démographique*" pèse sur l'ensemble du groupe et fait naître en lui une "impulsion belliqueuse", qui fait inévitablement penser au phlogiston et aux "vertus dormitives de l'opium".¹³

Une fois admise cette "*primauté de l'élément démographique*", Bouthoul fait de la métaphore biologique et de l'équilibre homéostatique une analogie lui permettant de "découvrir" et comprendre le fonctionnement d'un organisme politique pris de "*fièvre belliqueuse*". Le pays choisissant aveuglément la guerre est ainsi décrit comme un être vivant et parfaitement unifié cherchant à rétablir l'équilibre de ses fonctions par les moyens les plus radicaux, sans que l'on sache au moyen de quels organes il agit :

Il faut donc, si l'on veut croire que la guerre remplit une fonction biologique quelconque, la chercher ailleurs que dans la sélection. Cette fonction ne peut être que la destruction elle-même. Si la guerre remplit une fonction sélective, celle-ci ne peut-être précisément que de diminuer la proportion de jeunes hommes robustes. Certains ont souvent comparé la guerre à une saignée. Or, en médecine, l'état pléthorique ou apoplectique est aussi pathologique que l'anémie. On ne voit pas que la fonction biologique des guerres, si tant est qu'elle en exerce une, puisse être autre chose (*ibid.*, p.277).

¹² Bouthoul, 1970, p.275.

¹³ Notons que la naturelle propension des membres d'une armée démocratique, notée par Tocqueville, à désirer plus aisément un avancement que rien ne leur interdit de convoiter et d'en voir le moyen dans le déclenchement d'une guerre, expliquerait une partie du fait remarqué par Bouthoul de manière bien plus convaincante. "*Il est facile de voir que, de toutes les armées du monde, celles où l'avancement doit être le plus lent en temps de paix sont les armées démocratiques. [...] Ainsi, le besoin d'avancer est plus grand, et la facilité d'avancer moindre qu'ailleurs. Tous les ambitieux que contient une armée démocratique souhaitent donc la guerre avec véhémence, parce la guerre vide les places et permet enfin de violer ce droit de l'ancienneté, qui est le seul privilège naturel à la démocratie*" (Tocqueville, 1981 [1840], livre III, chapitre 27, p.327). Fondé sur l'analyse des effets d'un comportement inspiré par la position sociale et les mœurs d'un groupe social bien déterminé et occupant une position centrale dans la décision d'entrer ou non en guerre, ce mécanisme social se rapproche bien plus de la sociologie que nous souhaitons voir appliquée à la guerre.

Un autre trait de pensée récurrent chez Bouthoul est la réduction de très nombreux aspects de la guerre à des aspects matériels, et l'interprétation des combats comme une compétition strictement technologique, que l'on peut convenir d'appeler technicisme. Occupant la quatrième partie de son ouvrage, l'examen de la place et de l'importance des techniques dans les victoires et les déboires militaires repose sur l'opinion suivant laquelle...

...à chaque grande invention dans la technique des armes et de leur utilisation correspond, en général, un bouleversement de l'histoire. Pendant le temps que dure l'exclusivité et, en général, fatalement quelque temps encore, les bénéficiaires de ce progrès se trouvent jouir d'une hégémonie qui, le plus souvent, les place – pour peu qu'ils veuillent s'en donner la peine – à la tête de la civilisation.¹⁴

Ces vues hasardeuses ne peuvent manquer de susciter l'étonnement, car elles font fi des innombrables défaites de puissances techniquement supérieures qui jalonnent l'histoire militaire mondiale, ou tout simplement des périodes de décadence amenant de nouveaux conquérants à s'emparer de terres ne parvenant plus à organiser de forces suffisantes pour se défendre.¹⁵ Elles sont fondées sur l'histoire militaire de J.F.C. Fuller. Officier britannique ayant toujours préféré vanter la qualité des canons Gribeauval plutôt que d'accorder un quelconque talent stratégique à Napoléon, il est une des principales références du fondateur de la polémologie, qui en donne une longue et éclairante citation :

Ce sont les outils, c'est-à-dire les armes, qui, lorsqu'on réussit à découvrir ceux conviennent, entrent pour les 99 centièmes dans l'obtention de la victoire [...] La stratégie, le commandement, les chefs, le courage, la discipline, le ravitaillement, l'organisation et tout l'attirail moral ou physique de la guerre *ne sont rien en comparaison d'une grande supériorité dans le domaine de l'armement*. Tout au plus forment-ils le 1% qui complète le total.¹⁶

Imprégné des préceptes de Marcel Mauss examinés plus haut, l'auteur du *Traité* est manifestement victime ici d'un second trait de pensée dommageable. Réduite à la possession de meilleures armes pour tuer et de meilleurs outils pour survivre aux multiples aléas induits par une campagne militaire, il condamne l'activité stratégique à n'être qu'un appendice de l'art de guerre. Symptôme éloquent de ce biais théorique, la description de l'agir propre au stratège est réduite à la recension de quelques stratagèmes psychologiques. Elle n'occupe en outre que quelques pages,¹⁷ incluses à l'intérieur de la partie consacrée à la technique elle-même, comme si la première pouvait être réduite, avec quelque profit théorique, à la seconde. La stratégie n'est plus que "*la manière dont l'outillage de guerre est utilisé*", qui ne met en jeu que "*deux éléments : le nombre et la technique*".¹⁸ Exit les

¹⁴ *Ibid.*, p.158.

¹⁵ Il serait ainsi absurde de penser que les invasions germaniques et slaves de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge soient dues à une quelconque "grande invention".

¹⁶ *Ibid.*, p.157. Pour Fuller, voir *L'influence de l'armement sur l'Histoire*, Paris, Payot, 1948.

¹⁷ À savoir le chapitre III de la IVème partie, *ibid.*, pp.153-178.

¹⁸ *Ibid.*, p.153 pour les deux citations.

belles leçons de Clausewitz sur le lien entre objectif politique et forces initialement en présence. La guerre *n'est que* la mise en branle de deux puissances l'une contre l'autre, dont le résultat est, à 1% près, aussi prévisible que celui d'un calcul astronomique.¹⁹

Pour résumer, les théories de Gaston Bouthoul présentent bel et bien les deux difficultés principales du sociologisme repérées par François Bourricaud : le “*statut de l'individu*” et la “*transcendance des déterminations sociales*”. Le premier est privé de toute faculté de penser par lui-même et se présente à l'abattoir mû par un instinct collectif contrôlant son intellect. Quant aux déterminations sociales, elles sont hypostasiées au point d'imposer à tout groupe placé dans une situation de “*surpopulation*” une alternative pour le moins étonnante : effectuer une “*saignée*” de ses membres superflus ou se doter d'autres institutions destructrices (infanticide, avortement, limitation des naissances...). On est ici en présence de la caractéristique la plus évidente du sociologisme : le groupe agit avec autant de conscience et de libre arbitre qu'un individu, alors que l'individu en est privé.

D'autre part, une telle représentation de la technique, pensée sous l'égide d'un déterminisme fort, laisse peu de place à l'aspect organisationnel de l'affrontement, dévolu à la direction du groupe belligérant, et à la possibilité toujours présente de surprendre son adversaire grâce à la ruse. Caractéristique d'une pensée où la science du commandement n'est plus qu'une simple balistique, cette vision compromet son objectif – étudier les conséquences de la guerre sur la vie des sociétés – en simplifiant à l'extrême sa composante la plus centrale. On plaidera ici au contraire pour la réinstallation, au cœur même de la théorie sociologique de la guerre, d'hypothèses permettant d'analyser un conflit avant tout selon les grandes options stratégiques et tactiques prises par les commandants de l'armée. Tout d'abord pour rappeler que, selon le mot de Clausewitz “*la guerre, c'est avant tout le combat*”.²⁰ Mais aussi et surtout pour soutenir que les conséquences matérielles, morales, économiques, politiques ne sont pas le résultat de la guerre vue comme une “*période de danger et de destruction*” agissant sur les esprits de manière uniforme,²¹ mais bien plutôt des *combats* et de ses effets sur les individus. Dans cette perspective, les destructions, la victoire ou la défaite et l'état politique atteint à la suite des affrontements ne sont pas la conséquence mécanique d'un « état de guerre » abstrait, mais des choix stratégiques effectués par les deux commandants en chef. Autrement dit, la relation sociale liant deux pays, dans la guerre et dans la paix lui succédant, ne peut manquer d'être influencée par la nature du combat, et donc par les grandes orientations choisies pour le mener.

¹⁹ À la même époque paraissait la belle étude d'Harold Turney-High (1949) sur la guerre primitive, qui faisait de l'emploi préférentiel de la ruse la clef de sa réhabilitation de la guerre chez les peuples archaïques.

²⁰ Aspect sur lequel Clausewitz insiste particulièrement. Cette phrase emblématique est ainsi placée en tête du premier chapitre du second livre, et revient comme axiome de sa pensée sous des formes multiples à de nombreuses reprises dans le livre.

²¹ Comme le fait Caillois, 1963. Si la guerre est un état psychique que l'on peut rapprocher du vertige ou de la fête, l'intensité de la peur et des réactions qu'elle peut provoquer varient ainsi avec la proximité du danger et des combats, ou la soudaineté avec laquelle une armée ennemie fait irruption sur le territoire.

Particularité de l'objet et de son approche scientifique

Voilà un siècle, les armées d'Europe se tenaient prêtes à se jeter les unes contre les autres et s'annihiler mutuellement pendant quatre ans et trois mois de combats inédits, car ininterrompus. Or, rien dans la situation politique, économique et technique ne permet de déterminer, en août 1914, quelle sera l'issue de leur rencontre. Mieux, au bout de quelques semaines, la situation désespérée des troupes anglo-françaises à la veille de la bataille de la Marne, fut rétablie grâce à une manœuvre subtile et adroitement menée par Joffre et Gallieni, privant l'Allemagne d'une victoire rapide et incontestée. Aucun élément ne nous permet de déceler une quelconque nécessité dans ce rétablissement inattendu. Les sciences humaines se doivent à un refus strict de toute philosophie de l'Histoire ou de déterminisme social, et ne peuvent y voir que le talent de deux hommes. Sans vouloir se risquer à élaborer une uchronie, il n'est pas difficile d'imaginer que, sans l'intervention originale de ces deux généraux, l'histoire de la France au 20^e siècle aurait été radicalement différente en cas de défaite rapide avant même la fin de l'été 1914. Il est indéniable que d'autres, avec les mêmes moyens, les mêmes hommes et le même ordre de bataille, mais incapables de réagir, auraient cédé la victoire à l'armée impériale allemande.

La leçon à tirer de cet exemple sommaire – mais que l'on pourrait transposer à de nombreux affrontements non moins décisifs pour le cours de l'Histoire humaine – est que, pas plus que l'économie, la politique ou la religion, la guerre n'est en aucune manière réductible à des "lois de l'Histoire". À l'inverse, et c'est là tout notre propos, l'affrontement militaire constitue le lieu de la liberté, de l'improvisation créatrice et, par conséquent, de l'imprévisibilité même. Il est, et à travers lui la guerre tout entière, 'action pure', c'est-à-dire qu'il repose entièrement, en dernière instance, sur les choix et le comportement 'sur le vif' des acteurs impliqués.²² Quoi que l'on puisse affirmer sur les niveaux politique, technique ou économique, qui sont des voies pertinentes mais qui n'expliquent pas le principal aspect de l'affrontement, le domaine stratégique n'est pas réductible à l'un d'eux. Il existe incontestablement une histoire de chacun de ces domaines, dont les enseignements sont d'un secours appréciable. Ils sont utiles pour comprendre le plus précisément possible comment, à l'intérieur de ces tendances, les unités politiques ont utilisé, contourné ou sous-exploité les outils du combat, et comment la paix, découlant du verdict des armes, a été directement influencée par l'organisation de l'effort de guerre. L'objectif scientifique n'est donc pas de nier ou de sous-estimer l'approche matérielle de la guerre, mais d'en rappeler les limites.

Cette approche rejoint partiellement le mouvement de recherches initié dans le monde anglo-saxon sous le nom de *war studies*. Mouvement d'intérêt général pour la guerre né après la Seconde Guerre mondiale dans les universités britanniques et américaines, ces "études sur la guerre" sont une réflexion tournée vers l'action, qui a pour but une meilleure compréhension des conflits contemporains. Souvent entreprises au sein même des académies militaires, ces investigations ont pour grand mérite d'avoir réintroduit

²² Voir Baechler, 2014.

au centre de la réflexion le rôle et l'importance des actions du commandement. Mêlant avec pertinence réflexion stratégique, histoire militaire et études des événements actuels, les *war studies* sont, en quelque sorte, la branche spécialisée dans le conflit violent de ce que l'on convient aujourd'hui d'appeler sciences politiques. Elles ont, de ce fait, pour principal objet les événements les plus récents, consistant en ce mélange caractéristique de notre temps, mêlant guerre civile, guérilla et implication de puissances étrangères plus ou moins masquée en raison de la menace nucléaire.

Aussi, quand bien même la méthode est souvent excellente, le champ de recherche proposé par les *war studies* semble trop restreint et pas assez détaché des problématiques actuelles pour servir de guide à l'étude de la guerre dans sa plus grande généralité. Notre projet s'en démarque de plus en ce qu'il se veut une branche de la sociologie, et plus précisément de la sociologie historique pratiquée par Jean Baechler.²³ Appliquée à déceler les lois fondamentales de l'activité humaine, cette forme de science sociale a pour ambition d'étudier, non pas la société contemporaine, mais l'*ensemble* de la matière historique disponible. Elle allie pour cela les principales disciplines scientifiques. Mobilisant tour à tour l'archéologie, l'ethnologie, l'histoire, la science politique ou l'économie dans une perspective d'"anthropologie générale", elle autorise une connaissance plus approfondie et plus globale de l'objet. En particulier, l'usage méthodique de la comparaison historique et trans-civilisationnelle et la multiplicité des approches qu'autorise la sociologie historique permettent d'envisager le phénomène dans un "temps long" qui manque aux analyses présupposant une rupture radicale récente dans l'art de la guerre et n'utilisant que des exemples issus du 20^e siècle. Les régularités de l'affrontement et de la stratégie sont ainsi mieux perçues et leurs bouleversements ramenés à des situations historiques similaires, qui peuvent parfois indiquer à l'homme d'action que certaines nouveautés sont moins radicales qu'il n'y paraît.

Les formes typiques de l'agir stratégique

Sociologiquement, on peut définir la stratégie comme l'activité organisatrice de l'effort de guerre. Elle se démarque de la tactique, qui est, traditionnellement, l'art de disposer les troupes en vue de la bataille et de la rencontre effective, et donc violente, avec les troupes ennemies. Une difficulté surgit lorsque nous essayons de séparer de manière distincte ces deux domaines.

Tout mouvement stratégique étant, par définition, effectué en vue du combat et chaque décision tactique ayant des effets stratégiques²⁴, il est vain de vouloir délimiter scrupuleusement les deux domaines. Il est préférable, pour le sociologue, de les envisager comme un tout, une activité "stratégico-tactique" dont sont responsables tous les échelons de la chaîne de commandement. Sa fin est de prendre le dessus sur l'ennemi, de manière à réaliser certains objectifs politiques. Lorsque nous utiliserons le terme stratégico-tactique,

²³ Voir principalement Baechler, 2000 et 2002 pour la méthode. Pour une application, Baechler, 1985.

²⁴ Dont le plus connu est sans conteste la victoire "à la Pyrrhus", qui donne un avantage momentané et local mais dont le coût condamne le succès global de la campagne.

nous entendrons donc l'effort fourni par les commandants d'un groupe belligérant pour organiser les forces armées et les mener au combat. Les deux aspects importants de cette activité sont ainsi l'ordonnancement des énergies en vue de la guerre et la perpétuelle adaptation à l'ennemi qu'impose la capacité de réaction du groupe antagoniste. La guerre est au sens fort une dialectique, c'est-à-dire une permanente réorganisation de l'un par rapport à l'autre, dans laquelle aucun n'est absolument maître de la situation et de ses mouvements, et dont personne ne peut prévoir intégralement ni déroulement, ni l'issue.

Découlant directement de cette définition de l'art de la guerre en termes sociologiques, la position défendue ici est que le point central et critique du processus social spécifique à la guerre réside dans la prise de décision stratégique-tactique. On peut dire, de manière plus ramassée, que les répercussions du combat sont (et *ne peuvent* logiquement être *que*) la conséquence des attitudes, des choix et de l'organisation adoptés par le groupe de direction, selon sa perception des paramètres et de la configuration de l'engagement des forces (qu'on peut grossièrement ramener à celle des forces et faiblesses de l'ennemi et de soi-même). La teneur, la qualité et l'adéquation à la situation de ces choix sont ainsi la clef pour comprendre le cours et l'issue d'un conflit, ainsi que ses conséquences. La stratégie est donc, proprement, l'activité grâce à laquelle deux entités politiques produisent et construisent leur interaction sociale en période d'affrontement. Toute définition sociologique ignorant cette dimension raterait donc une *particularité majeure* de l'état de guerre. Celui-ci n'est pas l'inverse de la relation sociale, mais une forme de compétition obéissant, comme la concurrence économique, à des principes que l'on peut étudier sociologiquement. Reste à discuter leur nombre, leur nature et s'il existe un nombre fini de configurations sociologiques de l'engagement des forces.

L'hypothèse retenue est qu'il existe effectivement un nombre fini de conduites typiques de l'activité stratégique, qu'il est possible d'étudier et de répertorier. Pour cela, la meilleure méthode est de faire appel à la théorie des formes typiques de l'agir social, empruntée à Georg Simmel. Cette approche est jugée préférable au concept wébérien d'idéal-type, car elle se concentre de manière explicite sur les différentes figures que peut revêtir l'agir afin de traiter un type de problème se posant à l'acteur. Dans cette perspective, la stratégie constitue incontestablement un sujet d'enquête sociologique, à l'instar des différents comportements économiques qu'adoptent consommateurs et entreprises,²⁵ ou encore les membres d'une organisation ou d'une coalition.²⁶ La raison en est, selon Simmel, qu'il est possible de ramener le comportement des individus à certaines modalités fondamentales. Ce procédé est utile en ce qu'il permet d'étudier le modèle général auquel se rattache le comportement d'un individu ou d'un groupe particulier, et de le comparer à celui d'autres agents placés dans les mêmes circonstances. C'est même là, pour ainsi dire, une des tâches essentielles et spécifiques de la sociologie.

²⁵ Le comportement des entreprises peut ainsi être envisagé selon la structure du marché (monopole, monopsonne, oligopole, marché fermé par les corporations, concurrence "pure et parfaite", cartel, etc.).

²⁶ Ceux-ci pourraient être, pour l'acteur d'une situation, le choix préférentiel entre la défection ou la prise de parole, comme l'a suggéré Albert Hirschman dans son célèbre essai (1995).

Si l'on peut dire que la société est l'ensemble des actions réciproques des individus, il y aurait à décrire les formes de cette action réciproque, une tâche pour la science de la société au sens le plus étroit et le plus vrai du terme "société". Si le premier champ de problèmes comprenait toute la vie historique, pour autant qu'elle est formée socialement, mais en englobant toujours la sociabilité comme un tout, le deuxième champ serait constitué par les formes elles-mêmes, qui font de la simple somme des hommes vivants une société ou des sociétés. Cette recherche, que l'on pourrait appeler "sociologie pure", extrait la socialisation de phénomènes, une fois libérés inductivement et psychologiquement de la diversité de leurs contenus et fins, qui ne sont pas encore sociaux pour eux-mêmes, de la même manière dont la grammaire extrait les formes pures du langage de leurs contenus qui donnent vie aux formes. De fait, nous trouvons dans les groupes sociaux, qui sont les plus divers possible quant à leurs fins et à leur signification, des modes de comportement formellement identiques à ceux des individus.²⁷

Ce passage, malgré sa densité, est très clair quant à l'esprit et à la méthode sociologique de Simmel, plus orientée vers les oppositions créatrices de la vie en société que vers la "dissection" d'entités sociales prises individuellement et indépendamment de leurs interactions. Ces entités n'occupent pas des positions sociales figées, mais existent aussi par leurs actions, conjointes ou antagonistes, et subséquemment par le style qui marque leur exécution. La stratégie est, dans cette perspective, un ensemble de "*formes d'action réciproque*"²⁸ hostiles définissant le comportement d'un groupe politique face à un autre dans un contexte de guerre.

Cependant, la question de la méthode à suivre pour réduire l'infinie diversité de la matière historique à un nombre clos de formes, permettant de mieux appréhender et interpréter un fait historique singulier, se pose immédiatement à l'analyste. Il apparaît que le moyen le plus direct réside dans l'analyse du *plan de guerre*, plutôt que dans la mise en regard des forces initiales de chaque belligérant ou dans un hypothétique coefficient de mobilisation des ressources. Les critères recherchés nous sont fournis par le fractionnement du plan de guerre et des choix auxquels est confronté tout stratège, selon trois oppositions fondamentales. La première concerne la tonalité générale donnée à l'action, qui peut-être soit offensive, soit défensive. Toutefois, le mouvement d'ensemble imposé à l'armée ne définit en rien l'attitude qu'elle adoptera une fois au contact de l'ennemi. Comportement stratégique et comportement tactique doivent en effet être conçus distinctement. L'un peut ainsi être offensif, tandis que l'autre est défensif (*et vice versa*), comme un exemple va nous le faire comprendre.

Une fois connu le désastre de Trafalgar et l'invasion de l'Angleterre abandonnée, la stratégie de Napoléon lors de la guerre dite de la "Troisième coalition" fut de mener une offensive brusque et inattendue au cœur du territoire autrichien, en transportant ses troupes avec une rapidité inhabituelle de Boulogne-sur-Mer jusqu'à la Bohême. Malgré ce compor-

²⁷ Simmel, 1981, p.101

²⁸ On notera que Simmel reprend une expression formée par Clausewitz, dont l'influence sur la pensée sociologique allemande mériterait d'être fouillée.

tement stratégique résolument offensif, l'empereur des Français adopta en vue du combat, sans y être contraint par ses adversaires, une disposition tactique défensive. Réfugié près du village d'Austerlitz, sur le plateau de Pratzen, il laisse les troupes austro-russes lui donner l'assaut, en leur donnant l'impression que ses forces, éloignées de leurs bases après une marche éprouvante, ont considérablement rétréci. La manœuvre autrichienne, quant à elle, consiste à reculer jusqu'à la jonction avec les forces russes et, une fois celle-ci réalisée, à engager le combat fort d'une trompeuse supériorité numérique. Les mouvements ont donc été respectivement une stratégie offensive conjuguée à une tactique défensive pour les Français, alors que les Autrichiens ont poursuivi une stratégie défensive et ont opté pour une tactique offensive qui leur fut fatale.

La description d'Austerlitz mène enfin à la troisième opposition fondamentale, empruntée à l'historien de la guerre et de la pensée stratégique anglais Basil Liddell Hart. Il s'agit des notions de manœuvre directe et indirecte, développées dans son ouvrage classique, *Stratégie*.²⁹ La réflexion de cet auteur part d'une observation simple : ce ne sont pas des pays et toute leur population qui s'affrontent, mais deux groupes de combattants, d'une composition complexe et fragile ; or, il arrive que le moins nombreux ou moins bien doté parvienne à désorganiser plus fort que lui, et le vaincre à moindre frais.

Alors que la force du pays ennemi semble reposer sur le nombre de ses soldats et sur ses ressources matérielles, soldats et ressources dépendent essentiellement de la stabilité ou de l'équilibre de la direction, du moral de la troupe et des approvisionnements. [...] Dans toutes les campagnes décisives, la dislocation de l'équilibre psychologique et physique de l'ennemi fut le prodrome essentiel de chaque tentative victorieuse entreprise dans le but de vaincre. Pareille dislocation résulte d'une approche stratégique indirecte, soit voulue, soit fortuite.³⁰

Ainsi, la manœuvre de Napoléon à Austerlitz est doublement indirecte. D'abord, le brusque mouvement stratégique de son armée vers la Bohême surprit les états-majors russe et autrichien, qui n'étaient pas encore prêts à se battre dans cette région. Ensuite, le choix du terrain, de la défensive et de la manœuvre consistant à feindre d'abandonner ses positions pour élargir démesurément le dispositif de ses adversaires est sans conteste de même nature, mais cette fois au niveau tactique.³¹ Les procédés utilisés par Napoléon pour vaincre à Austerlitz sont bien connus : utilisation du brouillard matinal pour masquer les mouvements de retrait simulé, assaut autrichien gêné par le soleil et enfin canonnade meurtrière de l'étang gelé de Satschan, qui noie dans des eaux glacées l'ultime charge des Russes.

Les conditions de la bataille au matin du 2 décembre 1805 (positions occupées par les armées, nombre de soldats en présence, équipement technique, condition physique et morale des hommes), présentent aux commandements français et austro-russe une multitude de possibilités qui auraient toutes pu aboutir à un résultat différent (avec

²⁹ Liddell Hart, 1998.

³⁰ Liddell Hart, 1933, p.14.

³¹ Voir la description de la bataille dans Liddell Hart, 1998, *op.cit.*, p.190 et suivantes.

l'avantage numérique, la coalition aurait pu l'emporter, ou du moins connaître une défaite moins cuisante). On peut donc affirmer que, dans une certaine mesure, l'influence des conditions préalables est abolie et que le cours des événements repose en partie sur les choix des individus.

Si l'on considère ainsi la guerre comme objet sociologique et que l'on place le combat au centre de la relation sociale à laquelle prennent part les deux groupes, il nous est impossible de parvenir à une analyse satisfaisante en ignorant les décisions stratégiques et tactiques prises par les individus en charge du commandement. Nécessairement utilisée dans un contexte et sur un point particulier du dispositif ennemi, la puissance produite par un groupe belligérant ne s'applique par uniformément à tous les corps, comme la gravité, mais toujours en situation, sur un groupe déterminé et à un moment particulier. On ne peut pas, par conséquent, rendre compte d'une guerre en mettant en avant les seules données économiques, techniques et politiques. Une sociologie de l'affrontement militaire doit pouvoir rendre compte de la "*forme*" et de la "*coloration*"³² donnée à l'action stratégique-tactique par le commandement, ce que nous permettent les trois distinctions fondamentales entre offensive et défensive, stratégie et tactique, et enfin manœuvre directe et indirecte.

Cependant, afin de ne pas réduire l'étude de la guerre à l'analyse d'un événement singulier à partir duquel tout est possible,³³ nous proposons de croiser ces trois paires dans le but de caractériser la teneur d'une campagne militaire. Ainsi, la stratégie devra être soit offensive, soit défensive et choisir l'approche "indirecte", ou "directe", selon les termes de Liddell Hart, tandis que, de son côté et indépendamment des choix stratégiques, la définition de l'attitude tactique offrira les mêmes choix. On obtient de la sorte un tableau rassemblant de manière synthétique la gamme des seize types généraux de direction du combat martial.

Ce tableau, présenté à la page suivante, permet d'étudier quel mode stratégique-tactique a été retenu et les raisons qui ont porté à ce choix. Pourquoi attaquer ? Pourquoi défendre ? Comment déployer ses unités et quel mode opératoire retenir pour les épisodes tactiques ? Faut-il adopter une manière de combattre inattendue ou conventionnelle ? Tels sont les dilemmes fondamentaux du stratège. Le mode stratégique-tactique, qui est la réponse à cette série de questions, est donc le trait d'union entre le potentiel de puissance et les objectifs que l'on souhaite atteindre. Il constitue en cela un double objet sociologique.

La guerre, selon cette démarche scientifique, n'est pas seulement l'utilisation d'armes et d'engins de destruction, dont le stade de technicité déterminerait l'ampleur des pertes humaines et des destructions. C'est aussi le choix d'utiliser d'une certaine manière ces outils : d'en faire un usage plus ou moins régulé ou plus ou moins cruel. En outre, le choix d'une certaine stratégie déterminera, grâce à sa capacité à atteindre ou non les objectifs

³² Selon les termes employés par Simmel pour décrire la manière particulière à chaque individu de réaliser chacune de ses actions.

³³ Ce qui nous ferait basculer de l'historicisme (l'histoire est entièrement déterminée par certaines causes générales) à l'ahistorisme (qui présuppose l'unicité de toutes les situations historiques et donc qu'aucune cause générale ne peut expliquer leur déroulement, car les hommes sont libres à tout moment de tout faire).

Tableau des seize types généraux de direction de l’action martiale

OFFENSIVE	DÉFENSIVE
Stratégie offensive directe, Tactique offensive directe.	Stratégie défensive directe, Tactique offensive directe.
Stratégie offensive directe, Tactique offensive indirecte.	Stratégie défensive directe, Tactique offensive indirecte.
Stratégie offensive directe, Tactique défensive directe.	Stratégie défensive directe, Tactique défensive directe.
Stratégie offensive directe, Tactique défensive indirecte.	Stratégie défensive directe, Tactique défensive indirecte.
Stratégie offensive indirecte, Tactique offensive indirecte.	Stratégie défensive indirecte, Tactique offensive directe.
Stratégie offensive indirecte, Tactique offensive directe	Stratégie défensive indirecte, Tactique offensive indirecte.
Stratégie offensive indirecte, Tactique défensive directe.	Stratégie défensive indirecte, Tactique défensive directe.
Stratégie offensive indirecte, Tactique défensive indirecte.	Stratégie défensive indirecte, Tactique défensive indirecte.

politiques posés par le gouvernement, un chaînon essentiel dans l’étude des retombées de la guerre. Sans vouloir tomber dans l’histoire-fiction, on peut affirmer sans risque que les principes de la Révolution, matérialisés dans le Code civil, n’auraient sans doute pas eu la même importance en Europe sans les victoires de Napoléon. De même, la résistance indéfiniment prolongée des armées européennes lors de la Première Guerre mondiale, ainsi que les multiples tentatives des états-majors pour remporter la victoire grâce à une “bataille décisive” qui ne vint jamais, est une des causes de la décomposition brutale de l’ordre européen au lendemain de l’armistice. Le plan stratégique-tactique est donc un facteur-clef du changement social et du devenir des entités politiques. Il peut par conséquent faire l’objet d’une enquête de sociologie historique à la fois en amont, sur les fondements intellectuels qui ont mené à son adoption, et en aval, sur les répercussions que tel plan particulier a entraînées, et qu’un autre aurait pu éviter ou manquer.

La ruse dans l’action martiale, ou l’art de faire mieux avec moins

Comme on le voit, les trois oppositions à partir desquelles a été conçu ce tableau ne sont pas propres à la guerre. La première (Offensive/Défensive), découlant de la dimension agonique de la lutte armée, est commune à la guerre et au sport, mais aussi à la vie politique et, sous certains aspects, économiques. La seconde (Stratégie/Tactique) appartient en propre à la guerre, mais peut être étendue métaphoriquement à d’autres domaines. Enfin, la dernière (Approche directe/Approche indirecte) porte sur l’utilisation ou non de la ruse. C’est sur cela que nous voudrions faire quelques remarques conclusives.

Pour quiconque s'aventure dans le domaine des études militaires et stratégiques, la notion de ruse revêt immédiatement une importance cruciale. Par elle, la guerre est, de toutes les grandes affaires humaines, celle dont le résultat est le plus incertain, où la part d'habileté et de sens de l'improvisation compte le plus et, par conséquent, où l'historicisme sous toutes ses formes échouera continuellement. L'affrontement belliqueux est, de manière indépassable, le lieu de l'imprévisibilité. Ainsi, même lorsque la disproportion des forces est telle qu'elle interdit tout espoir de victoire pour l'une des parties, il est impossible d'entrevoir avec certitude l'"état final" des combats et des positions, ni à quel degré les objectifs politiques auront été atteints grâce à l'emploi de la force.

Aussi, le sociologue, l'ethnographe ou même l'historien confronté à un affrontement au résultat différent de ce que l'estimation des forces laissait envisager (qu'il ait été témoin du début des hostilités ou qu'il reconstruise mentalement cet instant, peu importe) a le choix entre plusieurs attitudes. Il peut, selon la première, imputer la victoire imprévue du faible sur le fort à un blocage quelconque de ses institutions, à la manière dont Polybe explique, dans le livre VI de son *Histoire*, le déficit de "profondeur stratégique" d'Hannibal. Celui-ci, vu comme un possible candidat à la royauté par les familles aristocratiques de Carthage, n'aurait reçu qu'un appui financier modéré de leur part et aurait vu ses forces, stationnées en Italie pendant près de quinze ans, s'épuiser peu à peu jusqu'à la défaite finale. Mais on reste là dans le domaine des causes générales et si l'explication vaut pour un certain nombre de cas, elle échouera à nous éclairer si aucun dysfonctionnement majeur ne perturbe le déroulé des hostilités.

Une deuxième attitude, à laquelle on a volontiers eu recours dans les études militaires de tout ordre, est de se convaincre que les chiffres globaux sont trompeurs, et que l'*outsider* possédait, en vérité, un avantage irrésistible dans un domaine décisif ou sur un point technique particulier, rendant son succès compréhensible, voire évident. Ainsi, l'habile combinaison macédonienne autour de la phalange, les archers gallois de la guerre de Cent Ans ou, comme nous l'avons déjà vu avec J.F.C. Fuller, les canons Gribeauval de la Grande Armée expliquent à *eux seuls* les triomphes d'Alexandre, d'Édouard III et de Napoléon. Bien entendu, il est utile de connaître les caractéristiques de ces artefacts et les conséquences de leur introduction. Mais la présence seule de ces nouvelles armes n'est en soi pas le gage d'une victoire assurée.

Ces deux manières de voir ont néanmoins comme inconvénient commun de vouloir évacuer le problème principal de la stratégie : la ruse ou l'art de faire mieux avec moins. Vouloir à tout prix rattacher un succès à une supériorité circonscrite ou à une défaillance de l'adversaire n'est simplement pas satisfaisant, car un nombre important de faits tout au long de l'histoire militaire échappent à toute tentative de renversement de perspective et de dévoilement d'un quelconque fondement matériel à l'issue du combat. L'invasion arabe de la péninsule ibérique, par exemple, permit dans un premier temps de conquérir l'ensemble du royaume des Wisigoths. Cependant, un groupe de résistants chrétiens, menés par un nouveau roi, Pélage, se soulève bientôt dans les Asturies et adopte un nouveau mode de combat. Évitant systématiquement les combats en plaine avec les troupes musulmanes,

Pélage se replie vers des positions fortes situées dans la cordillère cantabrique, et épuise les forces du conquérant en le forçant à de harassantes marches en montagne et à de vains sièges. Émoussés par ces manœuvres d'évitement, les Arabes sont vaincus à la bataille de Cavadonga en 722 et laissent indépendant un petit royaume chrétien qui servira de base à la *Reconquista*.

Aucune innovation n'est à mettre à l'actif de Pélage et de son armée et ses ressources furent à l'évidence bien plus restreintes que celles de Rodéric, le dernier roi wisigoth, écrasé quelques années plus tôt. Pourtant, sa stratégie et sa tactique lui permirent de tenir tête à l'envahisseur et de garder une petite province hors de son contrôle. Le renversement de la situation est ici le résultat d'une modification de la manière d'employer les ressources et d'opposer sa force à l'ennemi. L'usage de la ruse, qui permit d'attirer les soldats arabes vers des terrains pour lesquels ils n'étaient pas préparés et de finalement les vaincre, nous montre, de manière isolée et indépendante de tout autre facteur, que la définition de la "forme" stratégique-tactique peut avoir une influence déterminante sur le devenir d'une entité politique.

La méthode que nous proposons, et la double enquête sociologique qu'elle implique, conduirait donc dans un premier temps à rassembler le maximum de données sur le déroulement de la campagne de Pélage, afin de connaître les différentes configurations adoptées par le groupe armé chrétien. Puis, une fois ce travail préparatoire effectué, tenter de déterminer les causes de la naissance de ce nouveau plan de guerre dans la nouvelle armée et celles ayant empêché sa naissance dans celle de Rodéric.³⁴ Dans cet exemple, le rôle de la ruse apparaît en toute clarté, et nous permet de lever nos derniers doutes sur l'importance qu'elle revêt comme moteur du changement social.

Car, en effet, la capacité de tromper son adversaire ou concurrent, empêchant la perpétuelle hégémonie des plus robustes et des plus fortunés, ne se cantonne pas au domaine de la guerre. Dans toutes les activités de concurrence, de compétition, d'antagonisme et de conflit, elle autorise le faible à triompher d'un rival mieux doté, à condition de tromper sa vigilance et son intelligence. Dans son ouvrage intitulé *Secret et sociétés secrètes*, au détour d'une analyse sur le mensonge et de la nécessaire dissimulation de soi en société, Simmel évoque ce "pouvoir" de la tromperie en ces termes :

Le mensonge qui parvient à s'imposer, c'est-à-dire qui n'est pas découvert, est sans aucun doute un moyen de mettre en œuvre la supériorité intellectuelle et de l'utiliser pour diriger et opprimer les moins malins. C'est le droit du plus fort dans le domaine intellectuel, tout aussi brutal, mais à l'occasion tout aussi approprié que dans le domaine physique (Simmel, 1996, p.17).

³⁴ L'enquête demeurerait sociologique au sens où elle tendrait à recomposer un système de pensée et les blocages lui étant inhérents, selon les intérêts divers des groupes sociaux impliqués, à la manière de la célèbre enquête de Sombart, *Pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme aux Etats-Unis*, ou à celle dont Tocqueville pose et résout le problème du comportement d'un groupe selon ses mœurs, ses attentes et ses intérêts (par exemple son célèbre portrait de l'homme de loi dans le chapitre "De l'Esprit légiste aux États-Unis, et comme il sert de contrepoids à la démocratie", in Tocqueville, tome I, Paris, Garnier-Flammarion, 1981 [1835], p.362).

Malheureusement, le pénétrant sociologue n'a pas poussé plus loin ces réflexions sur l'art de la mystification, dans un domaine devenu central, celui de l'étude et de la maîtrise de l'information.

Conclusion

Comme le remarque Max Weber, dans ses "Concepts fondamentaux de la sociologie",³⁵ lutte et concurrence constituent un genre essentiel de relation entre les individus et les groupes. Englobant toutes les situations où deux intérêts contraires s'affrontent, elle s'étend de la concurrence entre "rivaux érotiques pour s'attirer les faveurs d'une femme", au "simple désir de suppression physique de l'adversaire". Elle s'impose donc à l'analyse sociologique au sens où la lutte effectue une "sélection sociale" distribuant les rôles selon les capacités à faire face à la concurrence de ses semblables. Dans cette perspective, la ruse "sociale", dont nous venons de voir l'archétype dans la ruse militaire, constitue une forme fondamentale de l'agir en situation d'antagonisme qui n'a encore été étudié que sous des aspects restreints et relatifs au contournement de la force physique. Suggérée par l'étude sociologique de la guerre et de la stratégie, l'hypothèse accordant à la ruse le rôle de moteur essentiel du changement social mériterait d'être explorée plus profondément.

Bibliographie

- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2008.
- BAECHLER, Jean, *Démocraties*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- BAECHLER, Jean, *Nature et Histoire*, Paris, PUF, 2000.
- BAECHLER, Jean, *Esquisse d'une histoire universelle*, Paris, Fayard, 2002.
- BAECHLER, Jean, *Précis de philosophie politique*, Paris, Hermann, 2014.
- BOURRICAUD, François, "Contre les sociologismes. Une critique et des propositions", *Revue Française de Sociologie*, 16/1, 1975, pp.583-603.
- BOUTHOU, Gaston, *Traité de polémologie*, Paris, Payot, 1970.
- CAILLOIS, Roger, *Bellone ou la pente de la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre, 1963.
- FULLER, J.F.C., *L'influence de l'armement sur l'Histoire*, Paris, Payot, 1948 [*Armament and History*, London, Scribner's Sons, 1945].
- HIRSCHMAN, Albert, *Défection et prise de parole*, Paris, Fayard, 1995 [*Exit, Voice and Loyalty*, Cambridge, Harvard University Press, 1970].
- LIDDELL HART, Basil, *Les guerres décisives de l'Histoire*, Paris, Payot, 1933 [1929].
- LIDDELL HART, Basil, *Stratégie*, Paris, Perrin, 1998, traduction de Lucien Poirier.
- MAUSS, Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 2002 [1926].
- NISBET, Robert A., *La Tradition sociologique*, Paris, PUF, 2006 [*The Sociological Tradition*, New York, Basic Books, 1966].

³⁵ Weber, 1971, pp.74-78.

RAMEL, Frédéric, *Les fondateurs oubliés, Durkheim, Simmel, Weber, Mauss et les relations internationales*, Paris, PUF, 2006.

SIMMEL, Georg, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981.

SIMMEL, Georg, *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé, 1996 [“Das Geheimnis und die geheime Gesellschaft”, in *Soziologie: Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1908].

SIMMEL, Georg, *Le conflit*, Paris, Circé, 2003. [“Der Streit”, in *Soziologie: Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1908]. Traduction Sibylle Muller.

SOMBART, Werner, *Krieg und Kapitalismus, Studien zur Entwicklungsgeschichte des modernen Kapitalismus*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1913.

TOCQUEVILLE, Alexis de, *De la Démocratie en Amérique*, tome 1 [1835], tome 2 [1840], Paris, Garnier-Flammarion, 1981.

TURNER-HIGH, Harry, *Primitive War: Its Practice and Concepts*, Columbia, University of South Carolina Press, 1949.

WEBER, Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971 [*Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, Mohr, 1922].